

cordialité lui furent adressés ; il embrassa d'un dernier coup d'œil le petit salon confortable, les tableaux rayonnant dans l'ombre, les délicates porcelaines, les riches plantes vertes, et aussi les visages aimables et intelligents de ses hôtes, puis il rentra tout songeur et tout triste, dans son appartement de garçon, où régnaient le désordre d'un emballage commencé.

Il parcourut du regard sa chambre encombrée de caisses, et aperçut gisant à terre, un petit étui en maroquin d'un brun fauve.

Il se baissa, le prit, et, ayant essuyé la poussière qui le couvrait, il en tira une « Imitation de Jésus-Christ, » à la reliure usée et aux feuillets jaunis. Sur la première page était inscrit le nom de jeune fille de sa mère. « Anna de Verdier. » Il porta à ses lèvres cette ligne d'écriture fine et élégante, car il conservait, dans un recoin sacré de son cœur, une sainte adresse pour cette mère qu'il n'avait pas connue. Puis il feuilleta le petit volume d'une main distraite.

Ce livre était en sa possession depuis de longues années, jamais, cependant, il n'avait songé à profiter de ses pieux enseignements, et il s'aperçut pour la première fois qu'un grand nombre de passages étaient soulignés, ou indiqués en marge, aux endroits où les feuillets étaient le plus usés.

Son regard tomba d'abord sur ce verset, marqué d'un léger trait rouge :

« Car ceux mêmes qui parlent, qui sont-ils ? Un néant ! Ils vont s'évanouir avec le son de leurs paroles ! Mais la vérité du Seigneur demeure éternellement. »

Il tourna deux pages, et le crayon rouge attira de nouveau ses yeux :

« Aucun bien temporel ne saurait te remplir, car ce n'est pas pour en jouir que tu as été créé. »

« Toute consolation humaine est sans durée.

« La seule heureuse, la seule vraie, est celle que la vérité fait sentir intérieurement. »

Il ferma le livre et resta rêveur. Ces paroles mystérieuses, cette langue inconnue éveillaient dans les profondeurs de son âme je ne sais quel vague écho.

Il chercha à secouer ces idées nouvelles.

— Mysticisme ! murmura-t-il. Le temps s'est écoulé, et tout ce bagage religieux ne peut plus qu'entraver la marche du progrès moderne et de la pensée !

Soudain, comme pour répondre à cette phrase sceptique, à ce lieu commun, argument vulgaire et sans portée, sa mémoire lui retraça, vive, nette et pour ainsi dire visible, cette phrase divine :

« La vérité du Seigneur demeure éternellement. »

— Qu'est-ce que la vérité ? se dit-il, sans se douter qu'il répétait la parole jetée insouciantement au Christ par Pilate, il y a bientôt dix-neuf siècles.

Comme Pilate, aussi, il n'attendit pas la réponse que Dieu murmure aux âmes de bonne volonté.

Il enveloppa le livre, alluma un cigare, et parcourut de nouveau son petit appartement désert tout en prêtant mélancoliquement l'oreille aux bruits de la rue qu'il entendait pour la dernière fois dans ce joyeux Paris.

Cependant, une corde muette avait vibré en lui. Il se passerait peut-être longtemps avant qu'elle résonnât de nouveau ; mais la mère chrétienne qui avait laissé derrière elle ce parfum de piété, cette semence précieuse, priaît au ciel pour son enfant aveugle.

## II

Le train de Paris venait de s'arrêter à une petite station isolée dans la campagne vendéenne.

Il pouvait être sept heures du matin ; mais l'obscurité de la nuit se dissipait lentement, car une pluie fine et froide tombait sans relâche, et le paysage, à peine visible dans le brouillard, n'offrait à l'œil que de vastes, — champs, prairies ou marécages, sur lesquels se détachaient des rangées de chênes maigres et ébranchés.

Le chef de gare remonta en frissonnant le collet de son pardessus.

— Il pleut donc toujours, dans ce pays ? dit la voix maussade d'un employé du train.

— C'est le temps de la saison, répondit philosophiquement le chef de gare.

La portière d'un wagon de première classe s'ouvrit précipitamment, et un homme enveloppé dans un vêtement garni de fourrures sauta à terre.

— Il existe bien une correspondance pour Marsay, coïncidant avec ce train ? demanda-t-il, portant la main à sa casquette de voyage.

— Oui, monsieur, l'omnibus est là.

Le jeune homme se hâta de se mettre à l'abri dans la salle d'attente, pendant qu'on jetait fort irrévérencieusement sur le quai deux grandes malles cerclées de cuivre.

Un homme en blouse bleue, porteur d'une casquette galonnée, et sur les épaules duquel était jotté un manteau à triple collet, s'approcha aussitôt.

— C'est-y pour Marsay, mon gentilhomme ?

— Oui, répondit brièvement le voyageur.

Il resta dans la salle d'attente pendant qu'on hissait ses bagages sur un véhicule qui gémit si bruyamment sous leur poids, qu'il conçut des doutes sérieux sur la solidité de cette antique charpente.

Au moment où l'on achevait de boucler la bâche sur les malles, un employé parut, portant une bourriche.

— Pour le colonel, Pierre, dit-il.

Le cocher tourna et retourna la bourriche.

— Je vais la mettre dans l'intérieur, répliqua-t-il, car l'eau pourrait la gêner, là-haut, la bâche est trouée. Le colonel donne de bons pourboires quand on prend soin de ses paquets.

Le voyageur monta dans l'omnibus, non sans avoir jeté un regard inquiet sur les maigres chevaux attelés de cordes.

— A quelle distance sommes-nous de la ville ? demanda-t-il.

(A CONTINUER.)

## " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le Journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : " Feuilleton Illustré, Boîte 1686 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL